

SEMINAIRE 2004-2005 – 5^e séance du 02 février 2005.

La psychanalyse mortelle ?

DES TROIS JOUISSANCES ET DU SYMPTÔME.

Le schéma abouti tracé par Lacan, à Rome en 1974, que vous avez sous les yeux, va vous permettre – avec d'autres -, de suivre ce que nous allons pouvoir dire de ces jouissances auxquelles celui-ci semble parvenir à la fin de son œuvre.

Ces jouissances, elles sont deux, apparemment sur ce nœud borroméen. En fait, elles sont trois, car le sens en représente bien une troisième, peut-être encore bien plus collante et obsédante que les deux autres, ce dont nous allons parler maintenant.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un nœud borroméen pour Jacques Lacan ? C'est un nœud dont il se sert pour figurer quoi ? Pour figurer, symboliser, représenter - tous ces termes ne conviennent pas radicalement -, ce qui n'a véritablement émergé dans la pensée psychanalytique qu'avec lui, Lacan : le *sujet*.

Un nœud borroméen, ça représente le sujet. Ce à quoi à affaire le sujet. Ce avec quoi il se dépatouille et, le plus souvent, s'empêtre.¹

Ca ne parle que de cela. Ca ne parle donc pas de toute la psychanalyse. Ca ne parle pas du *transfert*, par exemple. On ne « voit » pas, d'ailleurs, où pourrait venir se situer le transfert sur le *nœud-bo*. Ca parle de ce avec quoi le sujet se collète en raison de sa triple existence au monde, par l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel.

Alors les jouissances...

Lacan identifie, à cette époque, le corps au registre de l'Imaginaire. Nous n'avons d'accès à notre corps, notre corps vivant, qu'imaginaire, par l'Imaginaire. Impossible autrement.

Il y a, cependant, une *jouissance du corps*. Il l'appelle aussi, il l'a nomme : *jouissance de la vie*.

Il montre à ses interlocuteurs, que cette jouissance du corps, cette jouissance de la vie, est *séparée* – *séparé*, c'est son terme -, de l'autre jouissance, la *jouissance phallique*, celle du bla-bla, celle de la parole, celle de

¹ Ici, l'on montre, avec Lacan, les différentes formes que peut prendre le nœud borroméen. Particulièrement, celle avec deux droites et un cercle. Les consistances du nœud ne sont donc pas nécessairement toriques.

lalangue (en un seul mot), celle, en somme, issue de notre rapport de consubstantialité au langage.

Et qu'est-ce qui sépare ces deux jouissances ? Quel est cet objet séparateur ? Eh bien, cet objet séparateur, c'est *l'objet petit a* !

Il dit alors que la jouissance phallique devient *anomalique* à la jouissance du corps. Qu'est-ce à dire ? Sinon, qu'elle sont, - il faut les prendre réciproquement - l'une vis-à-vis de l'autre, hors normes, aberrantes.

En effet, il va préciser que la jouissance phallique, c'est quelque chose qui se produit *hors-corps*.

Il y a une *économie de la jouissance* et il y a *le corps*.

« Lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance (c'est de là que je suis parti) par **l'image** du corps. Le rapport de l'homme, de ce qu'on appelle de ce nom, avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image et au départ, j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le **réel**, et que la prématuration de Bolk - ce n'est pas de moi, c'est de Bolk, moi je n'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être **logicien** - c'est qu'il n'y a que la **prématuration** qui l'explique, cette préférence pour l'image qui vient de ce qu'il anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, bien sûr, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce **semblable prend sa place**, donc naturellement qu'il le vomit. »²

L'homme est donc ainsi, **inféodé** à son **image**. Son image au miroir. Raison pour laquelle il hait son **semblable** (*Nebenmensch*), mais il aime son **prochain** (*Nächste*), c'est-à-dire **lui-même**, car il n'y a pas plus proche de lui, que lui-même. Son être, pas son image. La phrase biblique, celle qu'aurait dite Dieu dans son commandement : « Aime ton prochain comme toi-même », s'avère donc être un parfait pléonasme ! Car, « Il y a quelque chose qui s'aime mieux encore pour chacun que son image », dit Lacan.

Lequel va maintenant interroger la jouissance du côté de **l'animal**, du corps animal : « [...] s'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du « se jouir », c'est l'animal ». Puis ensuite de **la plante** : « [...] on se demande si la plante jouit. » Mais, il conclut : « La question reste à trancher si vie implique jouissance. Et si la question reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la **parole**, que **lalangue où la jouissance fait dépôt**, comme je l'ai dit, non sans la **mortifier**, non sans qu'elle ne se présente

² Jacques LACAN, *La troisième*, Rome, 31 octobre – 3 novembre 1974. La citation ci-dessus, comme toutes celles qui suivent sont extraites de : *Lettes de l'Ecole freudienne*, N°16, novembre 1975, *Bulletin intérieur de l'Ecole freudienne de Paris*, pp.190-203. Tous les soulignés en **gras** sont de moi.

comme du bois mort, témoigne quand même que la vie, dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée que c'est quelque chose de l'ordre du végétal. »

Sacrée *lalangue*... Jacques Lalangue

« Il faut regarder ça de près. Il y a un linguiste qui a beaucoup insisté sur le fait que le **phonème**, ça ne fait jamais **sens**. L'embêtant, c'est que le **mot** ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire. Moi, je me fais fort de faire dire dans une phrase à n'importe quel mot n'importe quel sens. Alors, si on fait dire à n'importe quel mot n'importe quel sens, où s'arrêter dans la phrase ? Où trouver **l'unité élément** ? »

L'unité élément, c'est le **signifiant**. Et le signifiant-unité, la **lettre**.

Seuls, ils permettent de traiter du symptôme, de traiter d'un symptôme, par **l'interprétation**. Comment ? Eh bien, par le **jeu de mots** :

«[...] l'essentiel qu'il y a dans **le jeu de mots**, c'est là que doit viser notre **interprétation** pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens. »

« Enfin ce signifiant unité c'est capital. [...] toujours **la lettre**. » La lettre, au milieu de tous les tracas, remarque Lacan, c'est ce qui est toujours à la portée des hommes. « Quand Aristote comme n'importe qui se met à donner une idée de l'élément, il faut une série de lettres, $\sigma \rho \tau$, exactement comme nous. » Lettres qui se comptent, et se chiffrent.

« Donc que le **signifiant** soit posé par moi comme **représentant un sujet auprès d'un autre signifiant**, c'est la fonction qui s'avère de ceci [...] qu'au **déchiffrage** qui est tel que nécessairement c'est au **chiffre** qu'on retourne, et que c'est ça le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le **déchiffrage** se résume à ce qui fait le **chiffre**, à ce qui fait que le **symptôme**, c'est quelque chose qui avant tout **ne cesse pas de s'écrire du réel**, et qu'aller à **l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque**, c'est là par quoi le **terrain** est **gagné** qui **sépare** le **symptôme** de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins, sans que le symptôme se réduise à la jouissance phallique. »

« Mon « se jouit » d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre **analysant présumé** se confirme d'être tel à ceci qu'il **revienne** ; parce que, je vous le demande, pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas **un plaisir fou** ? Outre qu'en plus, souvent, il en **remet**, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. **Il se jouit de quelque chose**, et non pas du tout se « jesouit », parce que tout indique, tout doit même vous indiquer que vous ne lui demandez pas du tout simplement de « daseiner », d'être là, comme moi je le suis

maintenant, mais plutôt et tout à l’opposé **de mettre à l’épreuve cette liberté de la fiction de dire n’importe quoi qui en retour va s’avérer être impossible**, c’est-à-dire que ce que vous lui demandez, c’est tout à fait de **quitter cette position** que je viens de qualifier de **Dasein** et qui est plus simplement celle dont il **se contente** ; il s’en contente justement de **s’en plaindre**, à savoir de ne pas être **conforme à l’être social**, à savoir qu’il y ait quelque chose qui se mette **en travers**. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c’est ça qu’il aperçoit comme symptôme, comme tel **symptomatique du réel**.

Alors en plus il y a l’approche qu’il fait de le **penser**, mais ça, c’est ce qu’on appelle le bénéfice secondaire, dans toute névrose.

[...] C’est que c’est la **structure** même du **discours** que vous ne fondez qu’à **reformer**, voire **réformer** les autres discours, en tant qu’au vôtre ils existent. Et c’est dans le vôtre, **dans votre discours** que le parlêtre **épuisera cette insistance** qui est la sienne et qui dans les autres discours reste à court. »

« Alors où se loge ce « ça se jouit » dans mes registres catégoriques de l’imaginaire, du symbolique et du réel ? »

C’est ce que nous allons aborder maintenant.³

Lacan nous dit d’abord que : « C’est quand même du **malaise** que quelque part Freud note, du malaise dans la **civilisation**, que procède toute notre expérience. Ce qu’il y a de frappant c’est que le **corps**, à ce malaise, il contribue d’une façon dont nous savons très bien animer - animer si je puis dire - animer les animaux de notre **peur**. De quoi nous avons peur ? Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ? De notre **corps**. C’est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j’ai fait un séminaire toute une année et que j’ai dénommé de **l’angoisse**. L’angoisse, c’est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c’est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous **réduire à notre corps**. Comme quand même c’est très curieux que cette débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque là, on s’est aperçu que l’angoisse, ce n’est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver. C’est une **peur de la peur**, et qui se situe si bien par rapport à ce que je voudrais aujourd’hui pouvoir quand même vous dire [...] vous montrer au moins ceci : dans ce que j’ai imaginé pour vous à identifier chacune de ces consistances comme étant celles de l’imaginaire, du symbolique et du réel, ce qui fait **lieu et place pour la jouissance phallique**, est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de **l’intersection** que vous voyez ici (Fig.6). »

³ On reprend ici le schéma du nœud borroméen de l’argument de cette séance, mais aussi, et plus radicalement, le nœud à trois « de base », qui fait apparaître les trois jouissances.

On voit ce dessin du nœud boroméen à trois, avec en son centre, dans son coïncement, l'objet petit a, dit *plus-de-jouir*. Lacan précise : « [...] c'est sur cette **place du plus-de-jouir** que se **branche toute jouissance** ;[...] . »

Les trois jouissances sont **externes** au champ du petit a :

- **1) la jouissance phallique** procède de la recoupe, ou intersection, de R avec S ; elle est hors-corps ; c'est le débord de son champ qui, envahissant S, crée le champ du symptôme.
- **2) la jouissance de l'Autre** procède de la recoupe de R avec le corps, c'est-à-dire I ; elle est hors symbolique, c'est-à-dire hors langage, indicible en somme ;
- **3) la jouissance du sens**, ou *jouis-sens*, procède de la recoupe de I, c'est-à-dire du corps, avec S ; elle est hors réel. Rien ne l'arrête du réel, qui ne l'atteint pas ; elle coule, coule, jusqu'à plus soif...Elle se prête à tout noyer dans le marécage du sens.

Alors Lacan va répéter qu' « [...] à **nourrir le symptôme**, le **réel**, de **sens**, on ne fait que lui donner **continuité de subsistance**. C'est en tant au contraire que quelque chose **dans le symbolique**, se **resserre** de ce que j'ai appelé le **jeu de mots**, l'**équivoque**, lequel comporte l'**abolition du sens**, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment **la jouissance phallique** peut également **se resserrer**, car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place dans ces différents champs du symptôme. »

Lacan montre la figure 7, celle qui illustre l'argument que vous avez en main.

« La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du nœud boroméen (Fig.7). **Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique**, pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du **non rapport sexuel**. C'est en tant que dans l'interprétation c'est uniquement sur le **signifiant** que porte l'**intervention analytique** que quelque chose peut **reculer du champ du symptôme**. C'est ici dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est **lalangue** qui le supporte, que **le savoir inscrit de lalangue qui constitue à proprement l'inconscient s'élabore, gagne sur le symptôme**, ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du S ne corresponde à quelque chose qui, de ce savoir, ne sera **jamais réduit**, c'est à savoir l'**Urverdrängt** de Freud, **ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété**. »

Lacan écrit le mot **vie** dans le **réel**. « En quoi est-ce que j'ai écrit au niveau du cercle du réel le mot « vie » ? – dit-il – C'est qu'incontestablement de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le **jouir de la vie, de la vie nous ne savons rien d'autre** et tout ce à quoi nous induit la **science**, c'est de voir qu'il n'y a rien de plus **réel**, ce qui veut dire rien de plus **impossible**, que d'imaginer comment a pu faire son départ cette construction chimique qui, d'éléments répartis dans quoi que ce soit et de quelque façon que nous voulions le qualifier par les lois de la science, se serait mis tout d'un coup à construire une molécule d'**ADN**, c'est-à-dire quelque chose dont je vous remarquer que très curieusement, c'est bien là qu'on voit déjà **la première image d'un nœud** [...]. »

Lacan constate que : « La **représentation**, jusques et y compris le **préconscient** de Freud, se sépare donc complètement de la **Jouissance de l'Autre**, (JA), Jouissance de l'Autre en tant que **para-sexuée**, jouissance pour l'homme de la supposée femme, et inversement pour la femme que nous n'avons pas à supposer puisque la femme n'existe pas, mais pour une femme par contre jouissance de l'homme qui, lui, est tout, hélas, il est même toute jouissance phallique ; cette jouissance de l'Autre, **parasexuée**, n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de **la parole, parole d'amour** notamment [...]. »

« [...] : cette jouissance de l'Autre, c'est là que se produit ce qui montre qu'autant la jouissance phallique est **hors corps**, autant la jouissance de l'Autre est **hors langage, hors symbolique**, car c'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a - comment dire - de plus **vivant** ou de plus **mort** dans le langage, à savoir **la lettre**, c'est uniquement à partir de là que nous avons **accès au réel**. »

« Cette **jouissance de l'Autre**, chacun sait à quel point c'est **impossible**, et contrairement même au mythe qu'évoque Freud, à savoir que l'Eros, ce serait **faire un**, justement **c'est de ça qu'on crève**, c'est qu'en aucun cas deux corps ne peuvent en faire un, de si près qu'on le serre ; [...] tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces fameuses étreintes, c'est de dire « serre moi fort ! » mais on ne serre pas si fort que l'autre finisse par en crever ! De sorte qu'il n'y a **aucune espèce de réduction à l'un. C'est la plus formidable blague**. S'il y a quelque chose qui fait l'un, c'est quand même le sens de l'élément, le sens de ce qui relève de la **mort**. »

Lacan va ensuite critiquer **le tout langage**, ce que l'on croit retenir de lui. « Je ne trouve pas du tout que le **langage** soit **la panacée universelle** ; ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire que c'est ce qu'il y a de mieux, que pour autant

l'inconscient ne dépend pas étroitement de **lalangue**, c'est-à-dire de ce qui fait que toute lalangue est une **langue morte**, même si elle est encore en **usage**. Ce n'est qu'à partir du moment où **quelque chose s'en décape** qu'on peut trouver un **principe d'identité de soi à soi**, et c'est non pas quelque chose qui se produit au niveau de l'Autre, mais **au niveau de la logique**. C'est en tant qu'on arrive à **réduire toute espèce de sens** qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de **l'identité de soi à soi qui s'écrit $x = x$** . »

Enfin, *last but not least*: « Pour ce qui est de la **jouissance de l'Autre**, il n'y a qu'une seule façon de la **remplir**, et c'est à proprement parler **le champ où naît la science**, où la science naît pour autant que, bien entendu, comme tout le monde le sait, c'est uniquement à partir du moment où **Galilée** a fait des **petits rapports de lettre à lettre** avec une **barre dans l'intervalle**, où il a défini la vitesse comme rapport d'espace et de temps, ce n'est qu'à partir de ce moment-là [...] qu'on est sorti de toute cette notion en quelque sorte intuitive et empêtrée de l'effort, qui a fait qu'on a pu arriver à ce premier résultat qu'était la **gravitation**.

Nous avons fait quelques petits progrès depuis, mais qu'est-ce que ça donne en fin de compte, la **science** ? Ca nous **donne** à nous mettre sous la dent à **la place de ce qui nous manque dans le rapport, dans le rapport de la connaissance** [...] ça nous donne à cette place en fin de compte ce qui, pour la plupart des gens, tous ceux qui sont là en particulier, se réduit à de **gadgets** : la télévision, le voyage dans la lune [...] »

...Pour aboutir à cette fin, lacanienne, qui nous parle de l'avenir. « [...] **l'avenir de la psychanalyse** est quelque chose qui **dépend de ce qu'il adviendra de ce réel, à savoir si les gadgets par exemple gagneront** vraiment à la main, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets. Je dois dire que ça me paraît peu probable. Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un **symptôme**, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une **automobile** comme une **fausse femme** ; on tient absolument à ce que ce soit un **phallus**, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que **c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel**. C'est notre **répondant parasexué**, et chacun sait que le « **para** », ça consiste à ce que **chacun reste de son côté, que chacun reste à côté de l'autre**. »

Je vous remercie.

